

E

Eau (l') : En bouteille ou moissonnée en filets, le grand « *Livre de l'eau* ».

Certes il peut pleuvoir à torrent et même neiger à tout recouvrir. En 1308 par exemple, des siècles il est vrai avant Greta la suédoise lanceuse d'alerte, sous les Mérinides, le Maroc n'avait été que pluies et tempêtes de neiges. Pour autant, ce n'est pas d'aujourd'hui que l'eau est le problème marocain. Même à Fès, pourtant baignée par mille ruisseaux souterrains, déjà au VIII^{ème} siècle dans les célèbrissimes contes indo-arabopersans, de *Kalima wa dimna*, du nom de deux goupils astucieux comme tout renard, on racontait qu'une terre, parmi celles qui étaient fréquentées par les éléphants, subit l'influence des vents chauds pendant plusieurs périodes successives. Son sol devint stérile, son eau se raréfia, ses sources disparurent dans la terre, ses plantes se flétrirent, ses arbres s'asséchèrent. Les éléphants furent atteints d'une soif violente. Ils s'en plaignirent à leur roi qui envoya ses messagers et ses éclaireurs à la recherche de l'eau dans toutes les régions avoisinantes. »

Au temps de Moulay Rachid, l'ancêtre du Roi Hassan II des barrages, on mesurait dans les oasis l'eau si rare, avec une planche en cuivre trouée, appelée « mesurage au cuivre jaune » (El Kil –el-Asfa).

L'unité de mesure était la « *habba* » quantité d'eau passant en une nuit et un jour par un trou du diamètre du bout du petit doigt, percé dans une planche de cuivre. C'était un débit de 3,50 litres à la minute.

On fractionnait aussi de débit de 3,5 litres par des rigoles d'argile bâti à la main et fragile comme des tracés d'enfant sur les sables des plages.

C'est dire le précieux de cette eau. Saint-Exupéry, chef « d'escale », en 1927-1928, dans le désert de Cap July, le Tarfaya d'aujourd'hui, en face les îles Canaries, en disait le prix. En 1939, dans « Terre des hommes », il écrivait : « A Cap July, l'eau vaut son pesant d'or. Pour en trouver, il faut creuser des heures dans le sable, jusqu'à une boue mêlée d'urine de chameau ! L'eau ! A Cap July, à Cisneros, à Port Etienne, les petits des maures ne quêtent pas l'argent, mais une boîte de conserve à la main, ils quêtent l'eau ; « donne un peu d'eau, donne... ».

Certes on n'en est pas encore là dans tout le Maroc, avec des cavales sauvages attendant « un jour d'orage pour boire l'eau du ciel sur des palmiers poudreux qui en silence sous leur ciel embrasé penchent leurs longs cheveux ». Mais déjà Fès, bien que voisine de toutes les sources multiples, comme Sidi Harazem et de Sidi Oulmès, commence à penser la récupération de ses eaux, quand la nappe phréatique de la plaine agricole du Saïss, qui l'alimente, comme Meknès aussi, a un déficit de 100 millions de mètres cubes par an, surexploitée depuis le plan vert ayant fait exploser les pompages pour les cultures fruitières, maraichères irriguées et l'élevage.

Quand on lit les descriptions des hydrologues du protectorat on mesure l'ampleur du problème qui a surgit en un siècle. On disait de Fès qu'elle baignait parmi les ramifications liquides de son oued paradisiaque. Le ravissement y était de toutes secondes, dans le dédale des rues où se chantait la chanson de l'eau. Elle y dévalait comme un torrent de montagne, s'engouffrait sous un moulin, ressortait toute échevelée, pour retomber à une autre roue qui la déchirait, puis, ainsi de suite jusqu'aux vasques des palais, aux bouches d'une fontaine, aux cuves d'ablution de la mosquée, tantôt doucement captive, tantôt courant en folle

liberté.

Plus saisissant encore, surtout dans notre monde dominé par les imprécations de la vestale suédoise du temple climatique, au début de l'holocène, de moins 11000 ans à moins 4000 de notre ère, après les millénaires de grande aridité du Pléistocène, 12000 ans avant notre ère, où les températures maximales étaient supérieures à celles de tous les rapports du GIEC, l'eau coulait au Sahara. La réorganisation générale en effet des masses d'air et de la circulation atmosphérique au début de l'Holocène, avec un phénomène de mousson poussant à de hautes altitudes des masses nuageuses d'air humide du Golfe de Guinée, plus des perturbations de nord-ouest, engendrées par la descente hivernale du front polaire, a entraîné des pluies saisonnières au Sahara. Les cours d'eau se sont activés et des lacs immenses se sont formés dans toutes les zones déprimées.

C'était le cas dans la dépression de l'Adrar Melgourine au sud marocain, occupée par la montagne de Bani et l'Oued Dra. Aujourd'hui ce sont des étendues sèches. Mais il y a cinq millénaires, dans un Sahara vert, il y avait des lacs en eaux et des chasseurs, pêcheurs, cueilleurs, qui ont laissé d'ailleurs une centaine de sites de peintures rupestres à Tirtcht, Tiggane, Ighir Ighnain, Melalg, Imaoun, Adroum.

Quelques millénaires après, ces populations de chasseurs et cueilleurs sont devenues des moissonneurs de brouillard, à la conquête de l'eau. C'est le cas dans les douars de montagne, dans l'anti atlas, entre Guelmim, ville du sud-ouest, et Sidi Ifni, où la moyenne annuelle des pluies n'est que de 132 millimètres. Là on pratique le captage du brouillard avec des filets collecteurs pour amener de l'eau potable, en bas des montagnes, aux villages hors des réseaux de distribution.

Ce n'est pas du Pagnol avec sa Manon des sources. Ici, il n'y pas d'eau, pas de source, juste des milliers de gouttes en papillons de brouillard. On part donc à la chasse aux papillons mouillés avec des filets tendus sur châssis métallique pour attraper les gouttes d'eau présentes dans le brouillard. Poussé par le vent, il traverse le filet, se condense et tombe dans les conteneurs placés en dessous.

La technique, d'origine allemande, avait été inaugurée dans les années 80 au Chili, à Camanchaca. Au Maroc l'expérience a commencé en 2006 sur le mont *Boutmezguida*, situé dans le massif de l'Anti-Atlas, non loin de la ville côtière de Sidi Ifni, et est enveloppé pendant la plus grande partie de l'année de brumes et de nuages venant de l'Atlantique. Depuis, il y a vingt unités et 870 m² de filets, avec des réservoirs sur la montagne.

L'anticyclone des Açores et le courant froide des îles Canaries créent de l'évaporation et de la pression dans les nuages strato-cumulus pleins d'eau. Le vent pousse les nuages vers les montagnes plus froides que le front de mer. C'est là, sur les barrières naturelles, que sont installés les pièges à moineaux d'eaux par des unités de collecte.

Par gravitation l'eau piégée descend ensuite en cascades de réservoir en réservoir à des altitudes de plus en plus basse. C'est dix litres par jour et par m² de filet.

Une unité est faite de réservoir de stockage, de panneaux photo voltaïques pour alimenter des pompes, des stations de reprises, de conduites gravitaires, et des vannes de sectorisation dirigeant les eaux vers les différents douars.

Pour une unité, de la montagne au dernier douar en bas, ce sont des kilomètres de canalisations. Mais à l'arrivée, il y a l'eau au robinet. Par exemple, dans la province de Sidi Ifni, sur une commune rurale, 14 douars sont alimentés, avec deux écoles, une mosquée, et une médersa. Quatre cents personnes ont l'eau, et leur bétail aussi.

Les jeunes sont devenus ainsi pêcheurs ou moissonneurs d'eau et spécialistes du tissage des filets capteurs de brouillard. A quelques années près, le poète Abdelaziz Mansouri, mort en 2001, aurait pu les connaître et rajouter ainsi, à son ravissant et puissant « *livre de l'eau* », à côté de toutes les eaux qu'il décrit pour chaque moment de la vie, de « *l'eau conquérante* qui prend des territoires et les annexe à son domaine », à « *l'eau bavarde* qui s'exprime par débit », en passant par « *l'eau phonétique* , source fraîche dans laquelle les mots se baignent pour glisser en souplesse sur le toboggan des cordes vocales » ou « *l'eau verte* sur les arbres qui venue à maturité attend d'être cueillie », *l'eau moissonnée* sur les champs de brouillard que le vent fait monter sur les Atlas encapuchonnés.

Voir : Mansouri Abdelaziz, le poète méconnu de la poésie absolue

Europe–Maroc : D'Alarcos à Bruxelles et de la Bataille des trois rois à la candidature d'un roi à la Communauté européenne, 700 ans de relations.u

A seulement 15 kilomètres de distance, les relations du Maroc et de l'Europe n'ont pu que se poser sinon depuis des temps géologiques, du moins depuis les siècles historiques. Sans remonter à Rome et ses provinces « mauritaniennes », de 711, avec le débarquement de Tarik b. Ziyâd sur le Rocher, auquel il donnera on le sait son nom de Djebel Tarik ou Gibraltar, jusqu'au statut de partenaire privilégié de l'Union européenne, sur plus de 1300 ans Maroc et Europe ne cessent d'être en relations. Guerrières le plus souvent, diplomatiques en conséquence naturellement et maintenant économiques et familiales principalement. De part et d'autre du détroit en effet, après treize siècles d'interétatique on est passé à cinquante ans d'intra familial, entre les MRA et les MRE, les 35 millions de marocains résidents du Maroc et les trois millions résidant en Europe.

Tout a commencé d'abord, comme toujours avec les sapiens, par de l'affrontement. Cette histoire-là, sur les siècles n'a pas été un fleuve de fragments de discours amoureux, mais de face à face belliqueux. Dans un nombre indéchiffrable de batailles, de bombardements, de pillages, de raids, de conquêtes et de reconquêtes, cinq moments ont dominé ces relations sud-nord et marqué, par leur impact, l'histoire de ces deux rives méditerranéennes. Il s'agit, avec des noms qui résonnent parfois encore comme les cinq branches d'une étoile stratégique de feu ayant enflammé en son temps les populations d'alors : d'Alarcos en 1195, de l'Oued al Makhazine en 1578, de l'Oued Isly en 1844, d'Agadir en 1911, et de Anwal ou Anoual en 1921.

Alarcos, près de Ciudad Real on l'a déjà dit, c'est la retentissante victoire du 18 juillet 1195, sur Alphonse VIII, roi de Castille, d'Abu Yûsuf Yaqub, le sultan Almohade, débarqué une nouvelle fois en Andalousie, avec sa garde noire, pour contrer la lente reconquête espagnole déjà en marche. Avec Alarcos le souverain marocain devient pour l'Europe l'égal de Saladin, son contemporain, qui impressionnait tant les croisés francs des royaumes latins d'Orient. Devenu le « victorieux », trois siècles avant le même titre pour le sultan Saadien du XVIème, il fait de son empire la grande puissance nord-africaine et sud européenne.

Mais, dans les relations Europe-Maroc, et la fascination de celle-ci pour celui-là, c'est la bataille d'Oued al-Makhazin, le 4 août 1578, qui a marqué tous les imaginaires. Connue sous le nom de batailles des trois rois, parce que s'y affrontent le roi portugais Don

Sebastian, Al Mutawakhil le sultan déchu qui l'a appelé à la rescousse pour tenter de reconquérir son pouvoir, et le sultan Abd- al - Malik, elle a opposé les 50 000 hommes de l'armée marocaine, cavaliers et fantassins, aux 30 000 hommes de l'armée portugaise jouant une dernière fois la croisade. Le film « Tambours de feu », en 1990, de Souheil Benbarka, montrait d'ailleurs dans son final cette fameuse bataille, où les trois rois seront tués et qui verra Ahmad-al- Mansour, succéder à son frère, pour devenir un des grands souverains marocains.

C'est l'événement sidérant du XVIème siècle dont l'écho s'est propagé dans toute l'Europe. Non pas tellement parce que la fine fleur de la chevalerie portugaise est capturée et que Sébastien, mort sans héritier, son oncle, Philippe II, hérite du Portugal annexé ainsi par l'Espagne pour 62 ans, avec en plus Ceuta qui passe sous souveraineté espagnole. Mais parce que l'armée marocaine est dorénavant perçue comme la 3ème armée des pays de la Méditerranée, après celles des espagnols et des turcs.

L'armée portugaise vaincue, alors qu'elle était celle d'une grande puissance chrétienne et qu'elle avait à son actif les plus grands succès dans les terres lointaines, le choc ressenti en Europe fut immense. On peut le comparer à celui qui sera éprouvé en 1905 lors de la défaite de la Russie contre le Japon, à Port-Arthur en janvier et surtout à la Tsushima du 27 au 29 mai, au cours de laquelle les 45 navires de la flotte russe de la Baltique, sont envoyés par le fond. Le monde occidental découvrait stupéfait une puissance orientale.

C'est précisément ce que l'Europe découvre avec la victoire marocaine : l'apparition d'une puissance en Méditerranée. Les cours d'Europe envoyèrent alors des ambassades à Aboul Abbas Ahmed, le nouveau sultan qui prenait le nom d'Al Mansour, le victorieux. Pour ses contemporains il est l'équivalent de Philippe II, d'Elisabeth Ier qui correspond d'ailleurs avec lui ou de Murad III, le sultan ottoman d'alors.

Pour Londres, surtout depuis qu'il a frappé une monnaie au titre de 4, 68 grammes d'or, il est « the Great Prince of the world for money ». Son crédit est sollicité pour contracter des emprunts et son alliance est recherchée. Notamment par la couronne anglaise pour contrer l'influence de l'empire espagnol. Ce qui met le Maroc en position de bascule et d'arbitre. Il joue ainsi Madrid contre Istanbul, Londres contre Madrid et utilise aussi Amsterdam.

C'est une constante au demeurant de la politique étrangère marocaine sur les siècles. Jouer des ambitions des nations européennes en un équilibrer de leurs dangers pour préserver la souveraineté du pays. C'est d'ailleurs à partir du moment où ce jeu de poids et de contrepoids n'a plus été possible que la souveraineté s'est trouvée menacée au long d'un processus insidieux mis peu à peu en place au cours de la deuxième moitié du XIXème siècle. Il commence avec la bataille et la défaite d'Isly, lieu à quelques kilomètres d'Oujda. Le 14 août 1844, dans le contexte d'installation de la France en Algérie et de la poursuite en sol marocain des hommes de l'émir algérien Abdelkader qui s'y réfugiaient, 26 000 hommes de l'armée marocaine mal équipés et 11 000 hommes bien armés du général Bugeaud s'affrontent. Avec en final la première bataille perdue par le Maroc sur son territoire, alors qu'il avait résisté jusqu'alors aux Turcs, aux espagnols et aux portugais

Les retombées de cette bataille d'Isly ont été immenses et se sont retrouvés jusqu'à aujourd'hui, dans l'affaire des frontières sahariennes. En effet, après la défaite, le Maroc signa notamment l'accord de Lalla Maghnia, le 18 mars 1845, dont l'article 5 stipulait que

les frontières maroco-algériennes devaient être celles qui avaient séparés les deux pays au temps de l'occupation turque. L'imprécision, l'ambiguïté et le vague de cet accord, n'ont pas été pour rien, 130 ans après, dans le conflit du Sahara occidental et ce faisant des frontières des provinces sud du Maroc.

Surtout, la défaite de Isly conduisit peu à peu à la conférence de Madrid, en 1888, imposant au Maroc un régime de protections spéciales en faveur des consuls européens et de leur personnel local exonéré d'impôts. Soit le doigt dans l'engrenage des restrictions de souveraineté qui allaient finir par le protectorat de 1912. Pourquoi ? Parce que l'entente cordiale entre la France et la Grande Bretagne en 1904, l'accord avec l'Italie pour lui laisser la Lybie, et avec l'Espagne pour ses visées sur sa rive sud, ne laissait plus au jeune sultan Moulay Ab al Aziz que la carte allemande pour desserrer l'étau français. De fait, le Kaiser en personne débarque à [Tanger](#) le 30 mars 1905, traverse la ville à cheval, rencontre le souverain et prononce un discours avec la phrase : « Ma visite à Tanger a pour but de faire savoir que je suis décidé à faire tout ce qui est en mon pouvoir pour sauvegarder efficacement les intérêts de l'Allemagne au Maroc. »

C'est la démonstration de force prussienne. Un an après, à Algésiras, toute l'Europe, sous présidence américaine, se réunit en conférence avec le Maroc, pour chercher l'accalmie. Puis en juillet 1911, une [canonnière](#) allemande, la [SMS Panther](#), arrive dans la baie d'Agadir pour mettre un coup d'arrêt à l'expansion française au Maroc. On est à deux doigts de la guerre mondiale, avec trois ans d'avance, puisque le Royaume-Uni se déclare immédiatement en faveur de [Paris](#)

Le [gouvernement français d'alors, de Joseph Caillaux](#), préfère négocier. En échange de l'abandon par Paris de 272 000 km² de territoires d'[Afrique équatoriale](#), au profit du [Cameroun allemand](#), Berlin renonce, le 4 novembre 1911, à être présent au Maroc.

On le voit, les relations euro marocaines sont là explosives. Elles exploseront même le 21 juillet 1921, à bataille d'Anwal, village dans le Rif, près de Melilla. Cette fois avec l'Espagne. Addelkhrim inflige une débâcle à l'armée espagnole dont le général Sylvestre se suicide avec des officiers de son état-major. Les suites sont connues. C'est à Madrid le coup d'Etat de Primo de Rivera et sur la pente prise arrivera Franco, avec notamment 62 000 soldats rifains enrôlés dans cette aventure tragique.

Presque un siècle est depuis passé, avec 1956, la souveraineté retrouvée et des relations sud nord qui ne sont plus sur le mode guerrier et même plus sur le seul mode diplomatique classique, en relations de nation marocaine avec les nations européennes. Une immense mutation s'est en effet produite dans les relations Europe Maroc. Elles étaient jusqu'ici verticales, en silos, d'Etat à Etat. Avec près de trois millions de marocains résidant en France, Espagne, Belgique, Allemagne, voire Suède, les relations sont maintenant de plus en plus en rhizomes, intra familiales. Certes on échange toujours des ambassadeurs et des consuls, mais on échange surtout des SMS, des photos par WhatsApp, des virements par la BMCI ou Western Union et des milliers de voyages par Air Arabia, la RAM et les BMW chargées à ras bord sur les Sète-Nador ou les ferrys des vacances Algésiras-Tanger.

Pour autant, des siècles de relations interétatiques qui viennent de passer, il reste deux traits comme deux constantes de la politique internationale marocaine : la recherche

permanente de l'équilibre, conciliée avec une audace géostratégique.

Le jeu d'équilibre, c'est, depuis le XVIème siècle au moins et Al Mansur, le marqueur de l'action diplomatique marocaine. A Rabat, on n'est pas à Washington ou à Téhéran. Il n'y a jamais d'aventure. Cette modération méthodique est d'ailleurs clairement exprimée. Ainsi sur le site web de la Mission permanente du Maroc aux Nations Unies à Genève, on peut lire l'énoncé suivant : « la politique du juste milieu et de la modération a été une constante dans la conduite de la politique intérieure et de la politique étrangère du Royaume »².

Cette constante se traduit par ce qu'un ministre marocain a baptisé la bridge-building diplomacy, c'est-à-dire une diplomatie de construction de « ponts » ou de « passerelles ». L'exemple parfait de cette méthode et de son efficacité avait été donné, fin XIXème, par le sultan Sidi Mohammed Ben Abdallah ou Hassan 1er. Confronté aux visées des quatre nations impérialistes d'Europe, Espagne, France, Grande Bretagne et Allemagne, il les joue les unes contre les autres et réussit jusqu'à sa mort, en 1894, à préserver l'[intégrité territoriale](#) de son pays et sa souveraineté

En parallèle, une deuxième constante existe dans la politique étrangère marocaine. Dans les relations sud nord avec l'Europe, mais maintenant sud-sud aussi. C'est la vision longue et audacieuse.

Un détail illustre cette politique qui se retrouve sur cinq siècles. Au Palais royal de Meknès, il y a ainsi trois horloges Franc-comtoises. Elles auraient été offertes au sultan Moulay Ismaël par le roi Louis XIV pour habiller sa non acceptation de la demande en mariage de sa fille. Ce qui en terme politique se décrypte en audacieuse proposition d'alliance stratégique sud nord. Quelques siècles plus tard, en juin 1984, sa Majesté le Roi Hassan II présentait à Bruxelles une demande officielle d'adhésion à la Communauté économique européenne. Ce qui était, sous une autre forme, la même proposition d'alliance stratégique.

On retrouve aujourd'hui cette constante se retrouve, mais sud-sud, dans la politique africaine du roi Mohammed VI, la Süden ausgerichtet sein politik comme dit la presse allemande, dont le retour à l'UA a marqué le succès et dont la candidature à la CDEAO confirme l'audace.

Ecole (L') aux 248.000 professeurs...

Dans « les contes du lundi » d'Alphonse Daudet, c'était la dernière classe. Poignante, avec tout le village présent, parce que c'était après la défaite de Sedan, et qu'il allait devenir allemand. Ici, à Tafersit, une commune à une heure de Nador, dans le Rif oriental, au milieu des oliviers, de la forêt de pins, peut-être de quelques champs de « beldia », « l'herbe » bio, pur terroir et parfois en hiver de la neige, c'est au contraire la première classe, pour les six ans, et c'est tout autant éprouvant.

Dans la petite école, aux six classes en effet, il n'y a pas de maternelle et encore moins de prématernelle. Quand on arrive à six ans, pour la première fois, c'est alors forcément le grand moment. Pour la « maîtresse » d'école d'ailleurs aussi, parce qu'à 29 ans elle débarque de son master de sciences politiques à l'université d'Oujda et la voilà institutrice, avec treize collègues, devant une classe de 38 blouses, blanches ou noires, sur des bancs et pas de chaise...

Tout le monde découvre tout. La « maitresse » découvre le *Tarifecht rifain* des enfants qu'elle ne comprend pas et les enfants découvrent l'arabe littéraire de l'institutrice qu'ils ne comprennent pas plus, puisque jusqu'ici à la maison ils ont surtout parlé *Tmazight* ou *darija*. L'école est alors une belle aventure humaine pour ceux qui sont assis et pour celle qui est debout. Avec dans la classe de tout, ceux qui amènent du chocolat et ceux qui n'en ont pas, ceux qui arrivent en voiture et les autres qui arrivent on ne sait trop comment et même ceux épuisés qui s'endorment sur le banc.

Des cours d'arabe, d'écriture, de dessin, de calcul, trois heures de d'études islamiques par semaine, une heure trente de français, avec deux livres que l'on peut amener à la maison, de la dictée et c'est ici, comme en France, à l'école péruvienne du Km 45 en grande banlieue de Lima ou partout dans le monde, le miracle. Avec un peu plus de 400 euros nets environ par mois au départ, et 1000 en fin de carrière, pour un salaire moyen du fonctionnaire de 800 euros, les quatorze professeurs de l'école de Tafersit, dont deux professeurs amazighs, amènent à la lecture et à l'écriture ces 228 enfants de six à neuf ans.

Dans les journaux et au Parlement, l'école fait certes débat. Sur la langue d'enseignement surtout, même si une loi organique de juin 2009 a réglé au moins un problème pour l'amazigh. Le niveau fait aussi problème, tout comme en France on s'alarme depuis trois décennies des 20 % d'illettrés en sixième, et la question de la formation des enseignants, recrutés dans l'urgence massivement depuis vingt ans, est aigüe. Le roman s'est même emparé du problème. Dans « des ailes de papier », la romancière Souad Jamaï, cardiologue de métier, racontait en 2020 la vie de la jeune étudiante Malak qui a l'université, comme ses camarades, ne comprend que peu des cours qui lui sont dispensés en français, faute d'un apprentissage suffisant dans ses années à l'école publique.

Mais, en dépit de cette question linguistique qui fait un réel problème, chaque matin, près de 8 millions d'enfants, dont 52 % de filles, ont 11 000 écoles où aller, aller, avec 248.000 professeurs qui les attendent, sur les 564 549 fonctionnaires civils. Ce n'est pas rien. C'est 99 % de scolarisés, même avec encore 270 000 laissés au bord des chemins.

Voir : Tafersit

L'ENSA, Ecole Nationale Supérieure de l'Administration : l'ENA sans l'Enarchie

Il faut faire attention aux faux amis. Ainsi l'ENA peut être l'école nationale d'architecture à Rabat ou à Meknès l'école nationale d'agriculture. En plus, lorsqu'elle est la vraie ENA, créée en 1948, elle ne s'appelle pas comme cela, puisque c'était d'abord l'Ecole Nationale d'Administration publique, avec directeur fondateur le constitutionnaliste français Philippe Ardant, et aujourd'hui Ecole Nationale Supérieure de l'Administration. Et pour bien se différencier de celle de Strasbourg, « l'ENA - ENSA » de Rabat n'a pas le monopole de la haute administration, puisque les « gouverneurs préfets » de sortent pas de chez elle, mais d'une Ecole « maison » du ministère de l'intérieur, « l'Ecole des cadres de Kénitra », sous-direction d'un colonel et donc à la discipline militaire, avec étudiants au garde à vous dans les salles de classe, les questions posées aux professeurs en se levant, en claquant des talons, en énonçant son matricule, par exemple « élève Ben Jelloun, matricule 529, croyez-vous Monsieur le professeur »..., et en restant au garde à vous, tant que le professeur n' a pas dit « repos ».

Cette « ENA- ENSA » ne forme pas non plus d'ailleurs les inspecteurs des finances, puisque l'IGF a sa propre formation, où y enseigner devant des effectifs de trois ou quatre jeunes inspecteurs revenait presque pour moi à chanter a *capella* devant des pensionnaires de la Scala de Milan ou à tenter de donner des leçons de ski à l'équipe de Jean Claude Killy...

En dépit de toutes ces restrictions, « l'ENA – ENSA » reste un lieu magique, niché dans un jardin en contrebas de l'Avenue des nations, à deux pas de Bab Roua la plus célèbre porte à trois arceaux de la muraille almohade. Là, tous les jours, en déambulant et devisant avec ses étudiants au long du péristyle, sous les frondaisons d'un arbre gigantesque et mystérieux aux fleurs bleues, tout droit sorti du film Avatar, le professeur finit par se croire Aristote ou Platon dans la fresque aux 58 penseurs antiques de Raphaël, au point de reformuler un *théorème d'Archimède II* inoublié des hauts fonctionnaires que j'ai formés: « *Tout dossier plongé dans l'administration reçoit de la part de celle-ci une poussée dirigée de haut en bas et égale au poids du volume des habitudes dérangées* ».

Ecosystème des saints (L') : la croissance du PIB par les Moussems

En tous lieux et en tout temps, il y a des saints. L'Hindouisme en a de nombreux, avec même des livres, "The saints of Bengal" notamment, qui leur sont consacrés ; les juifs en connaissent avec les « justes » ; le christianisme les compte par milliers, auxquels le pape Jean Paul II à lui tout seul en avait rajoutés 482, mais c'est au Maroc que les saints, en plus d'être démultipliés, sont une institution du quotidien, un rhizome de religieux qui connecte toute la société en un écosystème puissant.

Tout commence bien sûr, dans l'écologie marocaine de la sainteté, par l'existence d'un saint homme à vénérer, voire d'une femme remarquable, comme la sheriffia Lalla fatma à Tighmert au Sahara de la Saqiya el Hamrà.

Ce saint qui a vécu dans le lieu considéré, mais il peut y être arrivé miraculeusement transporté par les airs jusqu'à un rocher, Ar Ryad, près de Smara, pour vivre une vie d'ascète, comme Sidi Ahmed Larousi du XVIème siècle, doit avoir fait des miracles. Par exemple faire jaillir de l'eau ou transformer les pierres et le sable en or, tel Sidi Amed Rguibi du XVIIème, enterré à 120 km de Smara et fondateur de la grande tribu de l'ouest Saharien, les Rgaybats.

Le miracle c'est la condition qui signe son élection divine, sa baraka, et la raison pour laquelle on va pouvoir le vénérer en quête de son intercession et pour capter les bonnes radiations de son électromagnétisme divin.

A partir de là, il y a un tombeau, où le saint est enterré, avec un mausolée et sa coupole, couleur blanche le plus souvent, même s'il peut y avoir du jaune, comme au Sahara de Sidi Amar Quamran. C'est précisément cette blancheur immaculée des mausolées qui est le début de l'écosystème des saints.

En effet, la blancheur est due au passage de Kaolin par les femmes ou des préposés à l'entretien de la construction. Concrètement, on badigeonne sur les murs des argiles blanches, diluées dans un grand volume d'eau, avec un tissu. Mais pour ce faire, il faut un

personnel, avec un préposé à l'entretien, le Mkaddem, et donc une organisation qui enclenche l'éco système autour du saint et qui fait l'écologie marocaine du religieux.

L'organisation c'est la Zaouïa que le français traduit en confrérie. C'est à la fois un monastère, un collège religieux, autour du tombeau, une école de sciences coraniques, une hôtellerie, avec chambres de pèlerins et écuries, un asile pour opprimés et la maison qui sert de siège à l'organisation. Le tout avec à la tête un cheik lié à une chaîne de transmission mystique, appelée *Silsila*, jusqu'au prophète.

Bien entendu, en fonction de leurs adhérents, de leur patrimoine foncier, avec de grandes propriétés, et de ses « filiales » à l'étranger, comme la Tijania implantée en Afrique de l'Ouest dont le Sénégal, en dépit de sa création ne remontant qu'au XVIIIème siècle, les Zaouias ont une influence variable sur les plans religieux, sociaux, économiques et ce faisant politiques. Et comme elles sont bâties autour d'un saint, celui-ci génère de ce fait quatre écosystèmes.

En priorité bien entendu, un écosystème mystique avec un rituel de prières et de psalmodies en apprentissage du Coran. C'est lui qui a joué un rôle majeur dans la diffusion de l'Islam dans la mosaïque des tribus.

Cela s'est fait d'autant plus facilement que le saint et sa zaouïa assurent un quadrillage social pour les nécessiteux engendrant un écosystème d'assistance comparable à celui que la France et l'Europe chrétienne avaient connu sur les siècles d'avant 89.

D'où, presque naturellement, une influence politique des zaouïas. Dans la mesure en effet, où chacune d'elle paraît, ce que le Hassan professeur Aourid appelle « un makhzen en miniature », où la relation d'obéissance du cheikh et de ses disciples, baise main compris, transpose les relations du vrai Makhzen, les saints ont engendré aussi un éco système politique bien plus original que celui des partis politiques occidentaux. Même si on ne voit plus aujourd'hui, parce que les affrontements guerriers qu'il a suscités ont disparu avec l'unification centralisée du pays.

En revanche ce qui est bien visible, c'est l'écosystème économique et culturel autour des saints. Les mausolées des saints suscitent en effet des pèlerinages les *Ziaras*, à l'occasion par exemple de la fête de la nativité du prophète ou Mouloud et des fêtes annuelles ou Moussem, appelés de bien des noms, selon les régions, comme *Oua'da* à Meknès, pour dire rendez-vous. Par exemple à Assa, ville religieuse de l'oasis aux 366 saints, il y a un Moussem Ameggar très célèbre. Mais Tan Tan et Moulay Abdellah, à 9 km d'El Jadida sont des rassemblements géants qui ramènent Woodstock ou la feria de Nîmes à des fêtes de quartier.

Moulay Abdellah par exemple, c'est en effet chaque année, depuis des siècles, pendant une semaine, 500 000 personnes qui plantent leur tente autour du Mausolée. Certes pour du religieux, mais pour la fête à l'état pur, avec des fantasias à 3600 cavaliers, des spectacles, des jeux, de la fauconnerie, des forains, même des stands de chouafas pour savoir de quoi sera fait la suite des mois et de la musique, jusqu'aux premières lueurs du matin, avec orchestres, troupes folkloriques en permanence sur de nombreuses scènes aménagées, jusqu'à se demander si Jack Lang n'est pas allé chercher chez Saint Abdellah sa fête de la musique.

C'est là qu'est l'écosystème économique de la sainteté. Comme si les saints faisaient chaque année un miracle de plus, en ajoutant au PIB et à la croissance économique du pays par l'hyper mobilité et l'hyper activité de services qu'ils suscitent, en ruissellement de mausolées en mausolées.

Eaux (les) : Des Sidi Ali et Oulmès en bouteilles à l'eau moissonnée en filets dans le brouillard, le grand « *Livre de l'eau* »

Du Maroc *de* Andelaziz Mansouri.

Ce n'est pas d'aujourd'hui que l'eau est un problème, peut-être même à Fès, pourtant baigné par mille ruisseaux souterrains. Déjà au VIIIème siècle dans les célèbrissimes contes indo-arabo-persans, de *Kalima wa dimna*, du nom de deux goupils astucieux comme tout renard, on racontait qu'une terre, parmi celles qui étaient fréquentées par les éléphants, subit l'influence des vents chauds pendant plusieurs périodes successives. Son sol devint stérile, son eau se raréfia, ses sources disparurent dans la terre, ses plantes se flétrirent, ses arbres s'asséchèrent. Les éléphants furent atteints d'une soif violente. Ils s'en plaignirent à leur roi qui envoya ses messagers et ses éclaireurs à la recherche de l'eau dans toutes les régions avoisinantes ».

On n'en est pas là encore. Bien que Fès, voisine de toutes les sources multiples sources de Sidi Harzem et de Sidi Oulmès, commence à penser la récupération de ses eaux, quand la nappe phréatique de la plaine du Sais, qui l'alimente avec Meknès, commence à baisser.

Quand on lit les descriptions des hydrologues du protectorat on mesure l'ampleur du problème qui a surgit en un siècle. On disait de Fès qu'elle baignait parmi les ramifications liquides de son oued paradisiaque. Le ravissement y était de toutes secondes, dans le dédale des rues où se chantait la chanson de l'eau. Elle y dévalait comme un torrent de montagne, s'engouffrait sous un moulin, ressortait toute échevelée, pour retomber à une autre roue qui la déchirait, puis, ainsi de suite jusqu'aux vasques des palais, aux bouches d'une fontaine, aux cuves d'ablution de la mosquée, tantôt doucement captive, tantôt courant en folle liberté.

Escargot dermato (L') : le trésor caché de la bave du petit gris souiri

Cléopâtre reine d'Égypte on sait que sa beauté avait deux secrets : son nez et ses bains du lait de ses 700 ânesses. C'était pareil pour [Poppée](#) , seconde épouse de l'[empereur romain Néron](#) qui faisait des bains quotidiens de ce lait , au point qu'elle avait elle avait des troupeaux d'ânesses qui la suivaient dans tous ses voyages. Evidemment , jusqu'ici ce n'était pas à la portée de toutes les femmes , faute d'avoir assez d'ânesses sur la planète . Mais cette inégalité et discrimination ded peau entre les femmes , selon qu'elles ont des ânes en troupeaux ou pas , va maintenant commencer à disparaître grâce à une start –up de Mogador – Essaoiura qui a découvert que la bave de l'escargot «petit gris», gastéropode le plus célèbre du Royaume, contient un trésor dermique caché, équivalent à celui du lait de l'ânesse.

Les sécrétions de l'escargot contiennent en effet de l'allantoïne et de l'acide glycolique , principes actifs miraculeusement efficaces pour la protection de la peau , en renforçant le système immunitaire grâce à des effets antioxydants et anti-inflammatoires. Tout le problème étant évidemment de faire baver en abondance

les 15 000 tonnes annuelles d'escargots que compte le Maroc ... Etant entendu que le petit gris pond une moyenne de 85 oeufs en climat chaud et humide et peut pondre jusqu'à trois fois entre les mois de mars et octobre, avec des œufs qui éclosent en deux semaines et des jeunes escargots qui prennent un à deux ans pour atteindre la maturité.

«Pour l'accouplement et la ponte, les escargots qui n'ont pas la vitalité des lapins sont très dépendants de la photopériode. L'accouplement débute lorsqu'il y a au moins dix heures de lumière par jour ,soit vers la mi-février dans l'hémisphère nord, et s'arrête dès que la durée du jour repasse sous dix heures ,soit vers la mi-novembre.

Concrètement , les escargots sont élevés en serres de 50 m² chacune contenant 75 kg d'escargots sur des murs de grillage. Ils sont récupérés pour être stimulés à la main pour l'extraction de la bave, trois fois par an , avec 2 à 3 g de bave par escargot. Etant entendu qu'avec 70 pontes d'oeufs par escargot tous les 6 mois, 840.000 nouveaux escargots sont produits deux fois par an . Ce sont 50 litres de bave d'escargot grâce à 8,5 tonnes de petit gris par an, à 100 euros le litre pour avoir de l'allantoïne, de l'acide glycolique, du collagène et de l'élastine.

Un fois récupérée, la bave est stockée en boîtes stériles d'où elle sortira pour faire des savons et des cosmétiques du miracle dermique , mettant ainsi fin à l'injustice sociale entre les peaux ...

Europe –Maroc : D'Al Mansour à Mohammed VI , 500 ans de relations

Les détails révèlent de grandes choses. Surtout en diplomatie. Ainsi dans les relations entre la Maroc de l'Europe, sur cinq siècles, comme des pierres d'un petit Poucet, on voit des détails dessiner une constante politique. Par exemple au Palais royal de Meknès, il y a trois horloges Franc- comtoises. Elles auraient été offertes au sultan Moulay Ismaël par le roi Louis XIV pour habiller sa non acceptation de la demande en mariage de sa fille. Ce qui était une proposition d'alliance stratégique sud nord. Quelques siècles plus tard, en juin 1984, sa Majesté le Roi Hassan II présentait à Bruxelles une demande officielle d'adhésion à la Communauté économique européenne. Ce qui était, sous une autre forme, la même proposition d'alliance stratégique.

Ce modèle a été inauguré par le sultan Saadien Ahmed al Mansour dans ses relations avec l'Europe chrétienne et avec des styles différents on va le retrouver comme une route diplomatique stratégique emprunté par nombres de sultans, par exemple Sidi Mohammed Ben Abdallah ou Hassan 1er.

Etiquette et rituel : l'architecture liturgique secrète du pays.

Du simple maçon marocain qui sur un chantier salue un collègue avec un rituel de formules s'enchainant selon un ordre donné, comme le code d'un algorithme social, jusqu'au général des Forces armées royales qui ostensiblement met un genoux à terre et baise dans l'effusion la main du Roi, en passant par le sahraoui qui assis en tailleur sur le « pas de porte » de sa tente noire khayma prépare un thé, avec une concentration d'alchimiste réalisant un élixir à partir d'une formule venue d'une mystérieuse science des

chiffres d'un Al Kharawarizmi, père de l'algèbre, tout le corps social marocain est un agencement liturgique de rites. Au fond, comme le sociologue allemand Niklas Luhmann définissait une société en un assemblage de multiples d'institutions, juridiques, religieuses, culturelles et autres, le Maroc lui tient depuis plus de mille ans par les autodisciplines de rites agencés en une architecture invisible d'étiquettes sociales de tous les instants.

Par exemple, dans le récit de son « voyage au Maroc » en 1917 l'écrivaine américaine Edith Wharton, décrivant une visite du président général Lyautey au Palais royal, observe bien une étiquette minutieuse qui n'a rien à envier aux observations d'un Saint Simon sur la Cour du grand siècle français :

« Le général Lyautey et son état-major franchissaient les portes...et sur le seuil de la cour intérieure ils mirent pied à terre...Les grands dignitaires traversèrent le sol carrelé pour venir accueillir le général, puis ils s'écartèrent et celui-ci avança seul, suivi à une courte distance par son état-major. Il s'arrêta au tiers du chemin comme le veut le cérémonial de la cour marocaine, et se courba dans la direction de la pièce sous les arcades (où se trouve le sultan.). Il fit quelques pas encore et se courba une nouvelle fois, puis une troisième quand il atteignit le seuil de la pièce. » (Voyage au Maroc, Ed. Gallimard, 1998, p 150).